

## Francophonies d'Amérique



### *Les murs de nos villages ou une journée dans la vie d'un village* de Robert Bellefeuille et al. Création collective (Sudbury, Prise de Parole, 1993 [1983], 211 p.)

Denis Bourque

Number 4, 1994

Le français, langue maternelle, en milieu minoritaire (suite et fin), de quelques auteurs, les centres de recherche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004472ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004472ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bourque, D. (1994). Review of [*Les murs de nos villages ou une journée dans la vie d'un village* de Robert Bellefeuille et al. Création collective (Sudbury, Prise de Parole, 1993 [1983], 211 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (4), 39–41.  
<https://doi.org/10.7202/1004472ar>

LES MURS DE NOS VILLAGES  
OU  
UNE JOURNÉE DANS LA VIE D'UN VILLAGE

de ROBERT BELLEFEUILLE ET AL.

CRÉATION COLLECTIVE

(Sudbury, Prise de Parole, 1993 [1983], 211 p.)

Denis Bourque  
Université de Moncton

En rééditant, dix ans après sa publication initiale, *Les Murs de nos villages*, les Éditions Prise de Parole ont voulu accorder une certaine reconnaissance à cette pièce qui, au moment de sa présentation, a été reçue favorablement par la critique. Ils ont aussi voulu souligner la place importante de cette pièce dans l'ensemble du répertoire franco-ontarien des vingt dernières années. Le texte publié constitue une symbiose de deux versions d'une création collective du Théâtre de la Vieille 17 : la première ayant été montée en 1979, la seconde en 1980. Vaste fresque de la vie quotidienne dans un petit village franco-ontarien à la fin des années soixante-dix, *Les Murs de nos villages* comprend trente tableaux dans lesquels figurent cent vingt personnages. Entreprise audacieuse, certes, qui exige autant de polyvalence des comédiens — ils sont quatre pour la première version, six pour la seconde — que du décor, simplifié à l'extrême, qui se construit et se reconstruit au moyen de six boîtes et de deux tabourets placés sur une plate-forme.

C'est la nuit sur le pays  
C'est la nuit dans le village  
C'est le silence partout  
Les gens dorment... (p. 11)

La pièce commence ainsi sur un ton poétique alors qu'un narrateur récite un texte rythmé et imagé où se côtoient, non sans humour, une certaine élégance stylistique et un français populaire que d'aucuns jugeront assez cru. C'est le récit d'une nuit et puis d'un matin, auquel s'intègrent des scènes de la vie quotidienne, scènes traduisant les petits gestes qui témoignent de notre existence et auxquels l'image et la cadence poétique confèrent ici une valeur inattendue, pour ne pas dire une certaine noblesse.

Dès les premiers tableaux, cependant, l'on assiste à un changement abrupt du ton : la pièce adopte un rythme accéléré qui nous propulse dans la vie mouvementée et fragmentée du village en train de s'éveiller. On entend d'abord la voix populaire pendant qu'on assiste à une succession de

tableaux qui nous présentent des gens empressés, à leur lever et se préparant à la hâte pour affronter la journée. Puis on voit défiler une galerie de personnages: un petit garçon achète du pain pour déjeuner; deux adolescents, en s'habillant, se disputent à propos d'un gilet; deux fils sont traités de façon inégale par leurs parents; une fille refuse d'aller à l'école sous prétexte qu'elle est malade; une personne au téléphone, des enfants dans l'autobus, un homme chez le dentiste... *Snapshots of reality*, si nous pouvons nous permettre d'employer une langue à laquelle le texte lui-même a plus d'une fois recours. Photographies instantanées d'une réalité multiple et coutumière, tellement coutumière, en fait, par moments, que le lecteur se fatigue et s'exaspère. En un premier temps, ces scènes de la vie quotidienne et banale ont, en effet, de quoi rebuter le lecteur au point de l'inciter à déposer son livre. En revanche, au fur et à mesure que l'action progresse, on se rend compte que *Les Murs de nos villages* est une pièce véritablement populiste qui n'aspire pas à devenir un chef-d'œuvre théâtral, mais plutôt à traduire, parfois de façon poignante, souvent avec humour et de façon ludique, les qualités et les défauts des gens du peuple, leurs conflits, leurs préoccupations, leurs rêves, les difficultés qu'ils affrontent, leurs joies, leurs peines, leurs tragédies personnelles ainsi que la misère et l'exploitation dont ils sont fréquemment victimes. Sur le plan idéologique, la pièce oppose l'ouvrier à son patron, le peuple à son gouvernement, le pauvre au nanti, la femme subalterne au mâle dominant, le francophone minoritaire à l'anglophone majoritaire... *Les Murs de nos villages*, c'est tout cela et plus encore, car la pièce s'inscrit dans une démarche collective du peuple franco-ontarien pour s'affirmer et se définir à l'intérieur d'un monde mouvant et changeant, pour libérer sa parole et pour se doter d'une identité particulière. Ce défi, la pièce le relève avec audace sur le plan du langage qui est tout à fait fidèle à une certaine réalité franco-ontarienne, franc au point d'en être, par moments, presque brutal:

CICATRICE: Hé, cool à mort! Où c'est que t'as mis ton mini-bike?

TI-COUNE: Je l'ai parké dans le fond de la cour pour pas qu'il se fasse scratcher. (p. 171)

Il s'agit là d'une langue, en un sens, très proche de celle du poète acadien Guy Arseneault, une langue qui ne craint pas de se montrer telle qu'elle est et de révéler en même temps sa fierté: c'est la langue du minoritaire qui n'a d'autre recours que d'assumer et de chanter son aliénation comme si elle était devenue un nouvel aspect vibrant de sa nature. S'il s'agit là d'une libération sur le plan idéologique, au niveau de la praxis, les résultats sont peut-être un peu moins évidents. Si la pièce cherche ses racines dans la vie quotidienne, la petite histoire, les traditions et coutumes du peuple franco-ontarien, elle nous montre aussi que les murs de l'isolement — « les murs de nos villages » — qui servent à protéger de l'engouffrement dans la société nord-américaine anglo-saxonne constituent aussi une limitation.

Plutôt que de conduire à une issue, la pièce s'achève sur un cercle complet, en reprenant la même cadence du début, cadence qui endort au terme d'une journée longue et animée. Le peuple s'endort sur ces paroles du narrateur qui, en douce, exhalent les accents du pessimisme et de l'espoir :

C'est la nuit sur le pays  
C'est la nuit sur un village de chez nous  
Est au chaud, en-dedans des murs de nos villages  
Là où nous avons inscrit dans notre langue couleur terre couleur misère  
Nos vies et nos hivers  
De père en fils  
De mère en fille  
Un peuple s'endort jusqu'au matin. (p. 40)